

# Pour une foi adulte

par Antoine VERGOTE

*Professeur de psychologie religieuse à l'Université de Louvain<sup>1</sup>*

## INTRODUCTION

La foi est un libre consentement à la Parole, par laquelle Dieu se donne à l'homme. En retour, la foi libère l'homme de ses entraves. Comme toute vérité et toute relation vraie entre deux sujets, elle suppose à la fois la liberté, et y fait accéder. La foi religieuse, autant que tout acte humain, est ce paradoxe d'initiative et d'accueil, de projet et de réceptivité. L'homme s'ouvre à la Parole créatrice, et la Parole le dilate et le rend capable d'un accueil plus libre. La foi désaliène l'homme en suscitant en lui une attention plus disponible à l'Autre.

Ce double rythme, qui est la pulsion de toute rencontre et de tout échange, suppose un premier surgissement de liberté. Dans la mesure où l'homme est libre en lui-même, la Parole de la révélation peut le libérer davantage. C'est par la rencontre avec l'Autre qu'il est arraché aux liens de son égocentrisme. Mais il faut donc qu'une rencontre puisse avoir lieu.

---

1. Monsieur l'abbé Antoine VERGOTE est né à Courtrai en 1921. Docteur en théologie, il est également docteur en philosophie de l'Université de Louvain. En 1954, il fut nommé Maître de conférences et en 1959 chargé de cours à la même université. A présent, professeur ordinaire, il y enseigne l'épistémologie et la psychologie religieuse. Il est également membre de diverses sociétés de psychologie, de philosophie et de psychanalyse. M. l'abbé VERGOTE a publié *Psychologie Religieuse* (Coll. Psychologie et Science humaine, Bruxelles 1966) et des articles sur *Le IV<sup>e</sup> Evangile*, sur *La psychologie d'Aristote et de S. Thomas*, sur *Freud et la psychanalyse*, sur *Angoisse et religion* et sur *Psychanalyse, Science de l'homme*. — Adresse: 2, rue Jean Stas, Louvain, BELGIQUE (Note de la rédaction).

Pour répondre à plusieurs demandes, nous reproduisons exceptionnellement cet article publié autrefois dans notre revue. Le numéro qui le contenait: « La maturité de la foi » est épuisé et devenu introuvable. Les lecteurs, nous n'en doutons pas, seront heureux de retrouver dans ces pages une problématique très actuelle de l'éducation vers une foi adulte, dans un monde qui se sécularise.

Or seul l'homme psychologiquement adulte paraît capable de reconnaître réellement l'autre pour ce qu'il est en lui-même, et de parler pour lui-même. Encore que ce ne soit là qu'un paradigme quel on se réfère pour exprimer le devenir de l'homme et de ses relations à autrui. Le vœu créateur n'est qu'un idéal vers lequel l'amour humain.

Cet âge adulte est bien d'ordre psychologique. Si l'aptitude au mariage dans nos sociétés marque l'âge adulte, ce n'est certes pas en raison d'une maturité physiologique ; ce n'est pas non plus en raison seulement des conditions sociales du travail. On reconnaît que le mariage suppose un certain degré d'expérience de vie et d'équilibre humain. Mais on parle peu d'une capacité d'aimer. On la suppose et on présume qu'elle suit automatiquement la maturation physiologique et une certaine maîtrise de soi, fruit d'une bonne éducation. Cependant la rencontre effective avec autrui et la reconnaissance de l'autre pour lui-même, conditions essentielles d'une union heureuse, ne sont pas nécessairement à la portée d'un homme bien éduqué et physiologiquement bien développé. Cette rencontre constitue une histoire humaine, dont les possibilités sont figurées et limitées par toute l'histoire précédente du sujet. De même façon, la rencontre avec Dieu n'est pas d'emblée accessible à l'homme. *Elle s'inscrit dans une histoire humaine qui la prépare et qui l'oriente dans ses possibilités effectives. Notre devenir psychologique nous prédispose ou non à la reconnaissance du Dieu vivant.*

Il ne faut pas nous l'idée de limiter l'amplitude de l'humain à l'équilibre de l'adulte. Mais sans méconnaître la richesse inventive de l'enfance ou l'urgence émerveillée et avide de l'adolescence, il faut admettre que la psychologie génétique est guidée par un pressentiment juste lorsqu'elle dilégie l'âge adulte. On peut soumettre à une critique sévère certains des critères behavioristes, comme celui de l'adaptation au réel, ou celui du rendement social. L'homme n'est pas un être accompli en soi, et certes pas une fonction sociale. Et rien ne serait plus néfaste que d'enfermer la psychologie religieuse dans les paramètres d'un psychologisme positiviste qui risque d'étouffer toute notre anthropologie actuelle. Les fervents de la psychotechnique constituent actuellement une grave menace pour l'existence d'une foi adulte. Car au lieu de susciter en l'homme un libre sentiment, toujours personnel et innovateur, ils veulent l'enserrer et capsuler dans leurs concepts économiques. Mais la vraie foi sera toujours une enfance spirituelle. Elle renouvellera l'attitude croyante de par le surgissement d'une jeunesse toujours non-conformiste.

Cette mise en garde contre le psychologisme ne peut cependant nous dispenser d'un examen des conditions psychologiques de la foi adulte. La connaissance du seul vrai Dieu vivant est possible

chez un homme tourmenté et névrosé comme le curé de campagne de Bernanos. Mais personne ne contestera que la fragilité psychologique de l'homme rongé son don religieux aussi bien qu'humain. *L'âge psychologiquement adulte conditionne la plénitude de la foi.* C'est ce que nous voulons montrer, en situant la foi dans ses rapports aux deux éléments qui marquent la psychologie de l'homme adulte : l'autonomie affective et les responsabilités sociales.

Notre étude suivra chaque fois le double mouvement qui s'opère entre la psychologie humaine et l'engagement religieux : *l'avènement d'une étape nouvelle dans l'attitude de l'homme envers son existence et envers son monde peut chaque fois mettre en question sa foi religieuse et l'éclairer sur l'insuffisance de son adhésion vécue jusqu'alors dans une vérité provisoire.* Ainsi cette expérience humaine prépare un ajustement de la foi et lui permet d'en exprimer de nouvelles virtualités. La foi s'historialise autant que l'existence humaine.

## I. AUTONOMIE AFFECTIVE ET ENFANCE SPIRITUELLE

### 1. *Autonomie ou obéissance ?*

Le croyant est enfant de Dieu. Et si l'adulte ne retourne pas à l'état des enfants et ne se fait pas petit comme ce petit-enfant là, il n'entrera jamais dans le Royaume des Cieux (Matthieu, 18, 1-4). Car le croyant est celui qui, du cœur de son humanité acceptée et reconnue, s'adresse au Dieu vivant, en lui disant : « Père ». Avant « l'enseignement salvifique » du Christ, jamais homme n'avait osé parler ainsi au Dieu Tout-Autre. En ce seul vocable, il reconnaît qu'il est homme et pas Dieu, et en même temps il s'ouvre à une Parole qui le transvalue. Désormais Dieu est son Dieu, et lui est fils de Dieu à l'instar du Fils de l'homme. Sa gloire est d'être fils de Dieu pour avoir abdiqué sa volonté d'être un dieu. Pour reprendre la parole de S. Paul : la foi est obéissance. La gloire du chrétien est d'être glorifié par le Père, après l'acceptation en humilité de l'impuissance humaine. Le chrétien, comme le Christ le premier, est marqué par la dialectique de la Croix.

Obéissance à la Parole, dépendance reconnue, confiance en la puissance et la protection du Dieu Vivant, ne sont-ce pas autant de vertus chrétiennes, autant de modes d'existence apparemment incompatibles avec une psychologie adulte ? Car l'homme adulte est indépendant, il est critique et il est créateur. Ce paradoxe de l'existence chrétienne fait problème chez beaucoup de nos croyants,

qui, incapables de l'affronter, le résolvent par un reniement de l'enfance spirituelle. Ou bien, et ce n'est peut-être pas moins fréquent pour être apparemment moins éclatant, ils se réfugient dans une fausse enfance spirituelle, qui n'est que la transposition immédiate d'un infantilisme humain.

## 2. Le danger d'infantilisme.

Pour aucune donnée humaine, le danger d'infantilisme n'est aussi grand que pour la foi religieuse. Reproduisant, au niveau de l'attitude religieuse, des relations interpersonnelles familiales, elle risque d'échouer et de faire glisser, dans les rapports à Dieu, des attitudes filiales dérivées d'une enfance simplement humaine. La dogmatique chrétienne elle-même peut présenter l'illusion d'une relation vraiment religieuse alors que, dans la vérité vécue, elle n'est que le prolongement d'une attitude humaine.

L'étroite dépendance de l'attitude religieuse envers l'éducation première en famille, peut aussi peser sur le dialogue entre l'homme et Dieu. Les études psycho-sociales du comportement religieux ont confirmé cette vérité d'expérience quotidienne que l'éducation dans le milieu primaire qu'est la famille, exerce une influence prédominante sur les pratiques religieuses des adultes. Dans les cultures les plus diverses, l'assimilation, par l'enfant, de la religion des parents prédétermine le comportement religieux ultérieur. Et cela pour deux motifs. D'abord parce que la famille, dans sa structure même, présente des analogies frappantes avec l'institution religieuse et prépare ainsi l'enfant à entrer dans celle-ci<sup>1</sup>. Il y a une symbiose entre l'appartenance familiale et l'appartenance spirituelle. On peut dire que la structure de la famille est virtuellement religieuse<sup>2</sup>. En plus, dans une famille croyante, les fêtes, les rites, les valeurs et principes, sont uniment familiaux et religieux. Cette famille tient sa cohésion de la tradition religieuse dont elle est solidaire et qu'elle transmet.

Une étude approfondie de la réalité psycho-sociale de la famille nous expliquerait donc pourquoi dans le comportement religieux l'influence parentale est prééminente<sup>3</sup>. Qu'il nous suffise ici de

1. Voir A. T. BOISEN, *Religion in Crisis and Custom: a Sociological and Psychological Study*, New York, 1955, p. 35 ss.

2. Ainsi G. MURPHY dans : G. LINDZEY, *Handbook of Social Psychology*, New York, 1955, pp. 601-623.

3. Voir les deux enquêtes : G. ALLPORT, J. M. GILLESPIE, J. YOUNG, *The Religion of the post-war College Students*, dans *Journal of Psychology*, 1948, 3-33. Et le sondage fait par l'INSTITUT FRANÇAIS D'OPINION PUBLIQUE, publié dans : *Informations Catholiques Internationales*, 15 déc. 1958, p. 13.

l'évoquer pour indiquer son ambivalence. Enracinée dans la constellation familiale, l'attitude religieuse risque, plus que n'importe quel autre comportement, de conserver les traits infantiles de sa première émergence, d'autant plus que le contenu dogmatique lui-même s'y réfère comme à son lieu symbolique. Il y a de ces insistances, d'apparence mystique, sur le désir d'être en tout l'enfant de la Vierge Marie, qui présentent un son fêlé. Si elles indisposent les croyants solides par une gêne de fausses confidences, elles ne trompent pas une oreille exercée. Elles ne sont de l'enfance spirituelle que la caricature complaisante.

## 3. Nécessaire dépassement de l'égoïsme.

L'enfance humaine est marquée par sa prématuration essentielle. L'enfant se trouve, en naissant, absolument dépendant des autres. Et, s'il est bientôt sensible au regard et au sourire des parents, son affection pour les parents qu'il aime, reste foncièrement narcissique, au sens technique du terme. Il aime ceux qui le soignent et le nourrissent. Et sa tendresse comme ses demandes s'adressent à ceux qui l'entourent de leur bienveillance et le soutiennent dans la joie et la paix affectives. Les autres, ceux qui sont sourds à ses sollicitations, il les exclut de son monde comme mauvais ; il les rejette hors de son univers. Mais avec les personnes bienveillantes il est, d'après la formule de Piaget<sup>1</sup>, dans un syncrétisme affectif. Il n'a pas de conscience explicite de lui-même ni des autres. Sa subjectivité enveloppe les autres et le monde des objets, pour autant qu'ils soient bons. Ni lui ni les autres ne sont des subjectivités privées, puisque tout se passe dans une réciprocité parfaite dont le plaisir est le principe régulateur.

Seulement l'homme doit dépasser cet égoïsme. A l'origine son affectivité s'éveille et se forme dans et par ses besoins vitaux, qui sont la quête de jouissance et la conservation dans l'existence. Cette affectivité, cependant, contient le germe de cette reconnaissance de l'autre qu'on appelle amour et qu'elle n'atteindra qu'après une longue histoire. A l'enfant le point de vue de l'autre est inaccessible. L'indistinction affective originaire n'en a pas la science.

L'attitude religieuse s'inscrit dans cette affectivité et en épouse nécessairement la courbe, même si elle met déjà, d'une manière

1. Cette phase d'indifférenciation a été décrite par beaucoup de psychologues. Voir à ce sujet PIAGET : *Les relations entre l'affectivité et l'intelligence dans le développement mental de l'enfant (Les Cours de Sorbonne)*, Paris, 1954, p. 57 ss.

inarticulée, l'enfant devant le Tout-Autre. Le dieu de l'enfant est regardé à travers l'image du père, et participe, en plus grand, à ses qualités essentielles. Il y a entre eux un terrain commun ; ils sont de la même étoffe, celle que peut reconnaître une affectivité qui fait glisser toute rencontre dans sa propre perspective. Pour l'enfant Dieu coexiste avec le père. L'adulte peut rester attaché à cette première expérience d'autrui, et rechercher en tout homme un père qui répond à des demandes toujours insatisfaites. De même il peut s'accrocher à la figure paternelle de son Dieu, pour satisfaire aux besoins vitaux et affectifs restés ouverts comme des plaies sensibles, même sous les habits d'une carrière sociale réussie. Dans ce cas Dieu est gardé captif dans l'univers égocentrique d'une affectivité inassouvie et angoissée. Il n'est pas plus reconnu pour ce qu'il est en lui-même que ne l'est le père pour l'enfant.

Le cas classique souvent cité par les psychologues des profondeurs, est celui de l'homme rongé à l'intérieur par un sentiment d'insécurité. Peut-être remplit-il de hautes fonctions ; mais quelque part son système le laisse en défaut, et ses certitudes en suspens le mettent en état d'abandon intolérable. En quelque champ de son existence, il y a des déchirures que seul l'appui d'autrui lui permet de franchir chaque jour à nouveau.

Il est connu que ce type d'hommes s'accroche parfois particulièrement à la Providence. En priant il n'est plus seul. Avec Dieu il espère qu'il pourra faire tout ce dont il n'est pas capable. Il aime penser à cet appui permanent qui l'accompagne à travers les épreuves de la vie. D'ailleurs, les prières traditionnelles n'expriment-elles pas sa propre histoire ? « Le Seigneur est mon berger. Il est mon roc... ». Dans toute pensée et tout conflit intérieur, il fait l'expérience de leur vérité. Et les hommes forts, ne le sont-ils pas parce qu'ils prient, et que Dieu est avec eux ?

A d'autres moments la religion peut leur paraître d'une immense tristesse, et d'un mortel ennui. Comme ils voudraient être forts par eux-mêmes. Leur dépendance des autres leur pèse et la bienveillance du Père dans les cieux ne les soulage finalement pas. Ils ont à passer seuls leur solitude. Personne ne sait les en délivrer. Ils sont chargés et opprimés, et le joug du Christ n'allège pas le joug de leur propre existence.

En fait, en dehors de moments d'intense désir de paix humaine, la religion ne leur apporte pas de vraie joie. Elle n'est pas une valeur dynamique indépendante. Et seule une valeur vécue pour elle-même est source de créativité et de joie. La religion asservie à des désirs d'appui et de sérénité humaines peut aider l'homme à rendre la vie plus tolérable. Quoique détournée vers un but humain, elle

peut laisser transparaitre une lueur de sa vérité propre. Mais étant fonctionnelle et non pas une valeur autonome, elle ne transforme pas l'homme par une vérité divine.

Une image humaine s'interpose donc toujours entre Dieu et l'homme qui n'est pas affectivement autonome. C'est la raison pour laquelle des vocations de crise deviennent souvent des crises de vocations. Au moment où cet homme se libère de ses besoins affectifs infantiles, il abandonne aussi facilement sa vie religieuse. Même des conversions n'échappent pas à cette loi.

Qu'on me permette encore de citer le cas d'une jeune convertie qui, en état de grave dépression et abandonnée à elle-même, découvre l'Église Corps mystique du Christ. La vitalité du Christ qui se continue dans l'humanité, sensiblement présente dans les sacrements, et formant la grande famille humaine, cette vérité chrétienne fondamentale, elle l'a découverte dans une expérience fulgurante, qui a duré quelques semaines, et l'a remplie d'une joie et d'une plénitude extraordinaires. Conversion authentique, à n'en pas douter. Seulement, elle n'était qu'une lueur fugitive dans un état de dépression crépusculaire. Cette réalité du Corps mystique, admirablement vue et vécue pendant quelques semaines, répondait trop bien à l'immense besoin de tendresse et de chaleur vitale. La dépression s'est réinstallée, et a singulièrement estompé la joie créatrice de cette jeune foi. Il a fallu de longs mois pour qu'elle dépasse les révoltes consécutives aux amères déceptions, et qu'elle rejoigne pas à pas ce centre vital nouveau pressenti au sommet d'une affectivité exaspérée.

#### 4. Accueil d'une foi dogmatique.

La rencontre avec le Dieu vivant se fait dans une foi théocentrique. Elle exige un déplacement du centre d'intérêt et du point de vue. Une affectivité liée ne connaît finalement que son point de vue et ramène tout à elle-même. Le vrai dialogue ne s'installe pas, parce que l'urgence des demandes affectives retire l'homme des pensées de l'Autre, en même temps qu'elle le projette vers lui. La vie religieuse des hommes affectivement non adultes risque beaucoup de s'épuiser en un nombre limité de fonctions proprement humaines.

La foi adulte, rendue possible par une affectivité libérée en quelque mesure d'elle-même, sera une foi dogmatique. Car elle cherchera à rejoindre Dieu tel qu'Il est en lui-même et tel qu'Il s'est dit lui-même en sa Parole. Dieu peut être notre salut, dans la mesure où l'homme communique à une vie étrangère à la sienne, au-delà de ses besoins humains. Mais ce Dieu vivant, loin de répondre à ses désirs, les décevra souvent. Il satisfait l'homme, mais à l'encontre de ses propres demandes.

*souvent en conflit avec les exigences de la foi vécue.* Le contact en solidarité humaine avec des conceptions non chrétiennes, et surtout le sentiment que le christianisme est absent du monde humain qui se fait progressivement, peuvent nourrir en lui des doutes intellectuels sur la vérité du christianisme. Mais il y a un doute plus insidieux et plus total qui s'installe souvent en lui, en vertu même de sa maturité humaine. Il a parfois le sentiment de l'inefficacité et dès lors, du caractère illusoire de la religion. Dans la mesure où il est pleinement homme, il trouve en lui-même et en les valeurs humaines le ressort de sa créativité. La foi, à quoi sert-elle encore pour lui ? Ne méconnaissons pas la pertinence de la question ; car jusque là, la foi lui a beaucoup servi à devenir homme.

Ce sentiment de l'inanité de l'attitude religieuse se renforce souvent de l'expérience d'un conflit prononcé, qui fait apparaître le problème de l'attitude de foi dans toute sa difficulté. A plusieurs, l'abandon de soi-même et l'effacement devant le Tout-Autre, qui sont des composantes essentielles de l'attitude de foi, paraissent incompatibles avec l'élan créateur et expansif. Souvent les hommes ne raisonnent pas ce conflit ; mais il est au cœur de leur existence. La passivité et l'humilité sont ressenties comme une menace pour le moi de celui qui réalise une œuvre. Et, à moins qu'il ne reste sur le versant humaniste de l'attitude religieuse, il faut que le croyant accède à ce moment d'accueil, à cette composante contemplative du christianisme. Croire, c'est laisser Dieu vouloir en nous, et faire en nous notre salut, même un peu malgré nous. La foi est uniment assentiment intellectuel et confiance personnelle.

### 3. Refuser une vision dévirilisante du christianisme.

Le conflit peut être singulièrement aggravé par l'accentuation excessive, dans un certain christianisme, des vertus dites passives. Humilité, obéissance, chasteté, paraissent parfois constituer l'attitude chrétienne la plus essentielle. Ces qualités — réelles sans l'ombre d'un doute — sont pour certains chrétiens des thèmes bibliques bien irritants, pour ce qu'ils expriment d'impuissance humaine morfondue. « Les pauvres d'Israël, ceux qui pleurent et ceux qui ont soif de la justice »... que de vérités fulgurantes qui ont souvent perdu leur éloquence paradoxale ! Parce qu'elles sont associées à des attitudes psychosociales de faiblesse et de rancune secrète, d'échecs non acceptés et de désirs impuissants ! Les études psychosociales sur les formations de sectes religieuses ont suffisamment démontré que ceux qui sont attirés par les sectes sont les instables,

les malheureux, les émigrés et les socialement déclassés<sup>1</sup>. La secte paraît leur offrir cette fraternité où ils sont reconnus et valorisés. Séparés des autres et bénéficiaires d'une expérience religieuse privilégiée et absolue, ils retrouvent en la secte ce statut social que la société globale leur refuse. Les analyses psycho-sociologiques des formations de sectes nous éclairent bien sur les motivations secrètes de l'attitude sectaire qu'on retrouve aussi dans certains milieux catholiques, et qui répugnent spontanément aux laïcs adultes. Ce sectarisme se traduit e.a. par l'éclipse que subissent les vertus actives que sont : la générosité créatrice d'initiatives, la prise de responsabilités, le courage devant sa propre conscience, la vérité dans les affirmations d'ordre scientifique, la loyauté et la franchise en politique et dans les rapports avec les non-chrétiens.

Ce manque d'humanité s'exprime également dans le ton larmoyant de certaines prières et dans les accents de fausse complaisance que charrient parfois les dévotions centrées sur le symbole du cœur. Aucun texte inspiré ne donne ce malaise aux adultes, du moins s'il est restitué dans le contexte de son expérience première et paradoxale.

Si le christianisme peut parfois donner l'impression de déviriliser l'homme, ce n'est pas par les exigences absolues du Christ ou de S. Paul, car elles ont la vertu de provoquer et de scandaliser l'homme du monde. Elles contestent sa créativité humaniste et peuvent susciter sa révolte. Mais jamais elles ne le mettent en cet état d'ennui ; car elles ne l'invitent pas à la connivence avec ses faiblesses humaines. Aussi la redécouverte des textes inspirés permettra une plus authentique confrontation de l'homme avec Dieu. La carence humaine n'obscurcira plus à ce point l'interrogation de l'homme par le Dieu vivant.

### 4. Développer la conscience d'un monde à construire.

La spiritualité pour le laïc, qui se dessine dans l'Église d'aujourd'hui, répond certainement à cet effort de l'adulte croyant pour mettre en harmonie sa foi et son attitude d'engagement social. S'il y a une histoire du salut transtemporelle, que le chrétien doit accueillir en humble obéissance à la Parole, cette histoire n'est cependant pas objectivement achevée. Elle est à faire partout dans l'univers humain, en une praxis qui pénètre l'histoire des hommes. La christianisation du monde peut échouer si elle n'est pas con-

1. Voir p. ex. W. R. CATTON, *What Kind of People does a Religious Cult Attract ?*, dans *Am. Sociological Review*, 1957, 22, 561-566.

stamment reprise par les plus éclairés des croyants. *La foi vraie n'est pas uniquement un accueil confiant du salut ; elle est aussi service actif dans le Royaume de Dieu.* Et si c'est la grande tâche des adultes de construire la société humaine, ce n'en est pas une moins grande que d'être les bâtisseurs de la cité de Dieu. C'est la double tâche de l'adulte ; d'édifier l'Église, et aussi de mettre en œuvre le sens chrétien des réalités terrestres et de la profession. Cette vocation fait appel à toutes ses qualités humaines. Elle ne peut être bien remplie que par des hommes qui sont arrivés à l'âge adulte du réalisme social et constructif.

Dans sa prière, S. Paul est face au Dieu de l'Alliance, et répond à sa mission. Il ne trouvait pas Dieu dans l'intériorité de l'âme, mais dans un appel historique<sup>1</sup>. Dieu le mettait en présence d'un monde inachevé. N'est-ce pas cet appel, plutôt que le Dieu sensible au cœur, que les adultes sont aptes à comprendre ?

La situation de la femme-mère peut être assez différente. Si la femme n'est pas troublée affectivement par l'angoisse ou la misère, ou la surcharge familiale, la maternité peut être pour elle un événement religieux privilégié. Elle y fait l'expérience d'une réalité qui la transcende. La maternité l'introduit dans le mystère de la vie qui la dépasse, et qui cependant passe par elle. L'enfant qui naît de son corps, elle le reçoit comme un don. Elle a beau se préparer à la naissance, l'enfant n'est pas vraiment son œuvre. Étonnée, elle l'accepte. Et cet accueil est pour elle comme une initiation dans le mystère religieux des origines de la vie.

Est-ce la raison pour laquelle la femme dans notre civilisation est plus pratiquante ? Ce n'est certainement pas la seule... Mais de toute façon le consentement intérieur à sa féminité et à sa maternité met la femme dans une attitude d'accueil qui la prédispose pour un accès contemplatif à l'absolu. L'homme, au contraire, par sa « maturation » psychologique même, est porté à résister à cette invite religieuse pour un abandon de lui-même. Et seule une spiritualité propre de croyant dans le monde lui permet de vivre sa vie d'homme et de chrétien en unité sans compromis. En mettant lui-même les valeurs religieuses dans l'histoire humaine, il peut aller au-devant d'elles et les accueillir.

1. Voir L. CERFAUX, *L'Apôtre en présence de Dieu*, dans *Recueil Lucien Cerfaux*, Gembloux, 1954, t. II, pp. 474-475, 478.

## CONCLUSIONS

Nous n'avons touché que deux points qui changent les termes du problème de la foi à l'âge adulte.

Il faudrait encore approfondir l'expérience que fait tout adulte de la résistance de l'humain à l'idéal religieux, expérience dont on appelle l'issue : le réalisme de la maturité. Elle aussi met en question son attitude religieuse. Il faudrait en plus approfondir cette exigence d'intégration de la personnalité où tous les psychologues ont reconnu un des processus majeurs de la maturation psychologique ; l'attitude religieuse, constituant une valeur absolue, ne peut pas rester indifférente à ce mouvement d'unification. Réservant ces aspects non traités, nous pouvons faire le point de nos considérations actuelles.

1. Dans l'humanité exercée au cours des âges, il y a plusieurs centres possibles pour la foi vécue. L'enfant, l'adolescent et l'adulte y entrent à leur manière, et réalisent des possibilités inédites. Mais ces centres ne se juxtaposent pas purement. Il y a une histoire de l'individu, et donc aussi de son attitude religieuse.

2. La croissance psychologique de l'homme passe par cette rupture de la symbiose affective entre lui et l'univers, entre lui et les autres surtout. Se libérant de l'attachement affectif qui le soutient dans l'existence, conquérant donc son autonomie affective, l'homme se détache en même temps d'une image de Dieu et d'une pratique religieuse, qui prolongeaient son enfance affective. Souvent cet infantilisme affectif et religieux est habillé de nobles termes évangéliques qui peuvent donner le change. Rien pourtant n'est plus contraire à l'enfance spirituelle.

3. Cette rupture ne constitue pas un cheminement spontané vers une attitude humainement et religieusement adulte. S'orienter vers le Dieu vivant tel qu'Il est et tel qu'Il s'est manifesté, cela requiert un renversement radical de l'attitude religieuse. On peut parler d'une véritable conversion, même si elle s'étend sur de longues années, et même si Dieu s'était déjà manifesté à l'adolescent sous son vrai nom.

4. Cette conversion théocentrique peut être très inhibée par une psychologie non adulte. Certes, la foi transcende en quelque sorte l'inhérence individuelle en une psychologie qui ignore humainement l'altérité de l'autre. La plénitude de la foi reste cependant conditionnée par le substratum humain dont elle se nourrit.

5. Cette reconnaissance de l'autre charge l'homme adulte de responsabilité devant les autres. L'adulte sait les assumer. Il s'insère par là dans la trame concrète du monde qui se fait et auquel il apporte les fruits de ses initiatives, même routinières.

6. Cet engagement est incompatible avec une croyance simpliste et magique en un Dieu qui arrange pour nous le cours des choses. Aussi l'on voit les fidèles recourir à leur Dieu dans les cas surtout où ils sont impuissants face aux événements. Mais là où les circonstances ne les sollicitent pas à faire jouer leur attitude religieuse en faveur de leurs espoirs humains, ils éprouvent souvent une contradiction entre leur attitude de confiance et leur créativité humaine. Une fausse accentuation des vertus passives alourdit le conflit.

7. Seule une spiritualité qui sait faire pénétrer l'attitude de foi dans la créativité humaine, pourra se maintenir au niveau de la psychologie adulte et amener l'homme à la synthèse des deux attitudes qui, au premier moment, semblent s'exclure.

## La sécularisation interprétée dans une perspective chrétienne

par Marcel VAN CASTER, S.J.

*Centre International d'Études de la Formation Religieuse, Bruxelles<sup>1</sup>*

Le mouvement de sécularisation est un phénomène très complexe. Il n'est pas né d'aujourd'hui, mais il prend actuellement des dimensions telles qu'il constitue un des grands « signes de notre temps ».

Pour en découvrir la signification valable il importe de faire une distinction entre le phénomène-signe qu'est une réalité historique à admettre objectivement par tous, d'une part (notre paragraphe I), et une interprétation, qui dépend de certaines options, d'autre part (notre paragraphe II). En plaçant à la fin (par. III) quelques conclusions pratiques nous rejoignons le schéma : voir-juger-agir.

### I. LE PHÉNOMÈNE HISTORIQUE

Les changements généralisés, auxquels nous prenons part, frappent surtout par les nouveautés qu'ils introduisent (c'est leur créativité); mais cet aspect positif s'accompagne d'un aspect interrogatif (c'est la mise en question qu'ils provoquent).

#### 1. Créativité.

Parmi les nombreuses manifestations et réalisations concrètes du phénomène de sécularisation nous rappellerons ici les principales données, de manière schématique.

*Action.* — Activité qui développe la connaissance scientifique et son application à la technique. — Industrialisation.

Modification du genre de vie : formes secondaires et tertiaires du travail ; production massive de biens matériels ; abondance des informations ; loisirs.

Socialisation dans les formes de travail et de vie. — Urbanisation.

1. Adresse : 186, rue Washington, Bruxelles 5, BELGIQUE.